**Atelier Lecture**

**LA NOUVELLE** est un [récit](http://www.assistancescolaire.com/eleve/6e/francais/lexique/R-recit-fc_r02) court. Elle est caractérisée par la concision et l'efficacité de son écriture. En règle générale, les personnages d'une nouvelle sont peu nombreux et brièvement décrits. Son action est assez simple mais construite de façon à ménager un effet de surprise au [dénouement](http://www.assistancescolaire.com/eleve/6e/francais/lexique/E-etapes-du-recit-fc_e05) : c'est ce que l'on appelle la chute.

**Mercredi 25 mars 2015**

Nouvelles

et

textes courts

Le marchand de rose

**Jacques SALOME**

Psychosociologue de formation, diplômé en psychiatrie sociale de l’Ecole pratique des hautes études en sciences sociales de Paris, auteur de 35 essais, romans et recueils poétiques.

Il est surtout connu dans les pays francophones comme spécialiste des relations de couple et de la famille et du changement personnel.

**Quelques ouvrages :**

|  |  |
| --- | --- |
| *Si je m’écoutais, je m’entendais ;* *Vivre avec les miens ;**Vivre avec les autres ;* *Pour ne plus vivre sur la Planète Taire… ;* *L’amour et ses chemins* (écrit avec Catherine Enjolet). | *Le courage d’être soi ;* *Une vie à se dire ;* *Parle-moi ;* *J’ai des choses à te dire ;* *T’es toi quand tu parles ;* *Papa, maman ;* *Ecoutez-moi vraiment ;* |

Il fréquente les mêmes restaurants que moi, mais pas pour les mêmes motifs bien sûr ! Il connaît bien les garçons et les maîtres d’hôtel, ceux qui l’acceptent, ceux sui échangent un mot, ceux qui le tolèrent et ceux qui le rejettent, voire le chassent d’un coup de torchon plus ou moins discret… Il a préparé avec soin ses roses, chacune dans un emballage de cellophane. Il s’adresse en priorité aux hommes accompagnés, guignant de l’œil la femme, sollicitant son soutien, un mouvement d’intérêt qui stimulerait l’homme à lui offrir une rose.

Le plus souvent, le regard des hommes effleure le marchand sans le voir. Un mouvement de tête négatif indique que la rose est inopportune dans l’état de la relation, qu’elle dérange l’échange, parasite ce qui se passe entre les deux convives. Combien de conditions favorables faut-il pour qu’un homme en train de dîner et de parler offre une rose à une femme, que celle-ci l’accueille et que la rose parvienne jusqu’à un vase ? Si toutefois elle n’a pas été oubliée dans un taxi ou sur la table du restaurant !

J’imagine parfois la vie du marchand de roses. Il prévoit de traverser quelque trente à soixante restaurants durant la soirée afin de pouvoir affronter ses dépenses courantes, son loyer et tout ce qu’il doit acheter pour manger à sa faim. Il doit lui arriver de se retrouver à minuit ou à une heure du matin, avec un bouquet de quinze à vingt roses invendues, qu’il devra mettre dans sa baignoire ou dans une cuvette afin de les maintenir fraîches et présentables jusqu’au lendemain…

Le chemin parcouru par une rose pour honorer son destin, être un signe d’amour ou d’attention affectueuse, est périlleux, labyrinthique et plein d’imprévus ! Acheter, prendre, offrir une rose, c’est accueillir un peu d’espérance, c’est faire place à un peu plus de vie l’espace d’un instant.

Je me souviens du jour où ce fut Elle qui m’offrit une rose. Nous venions d’avoir un échange un peu vif et je commençais, selon mon habitude (à cette époque-là à me replier, à me refermer et donc à gâcher notre soirée. En ce temps-là, j’étais un spécialiste de l’auto-sabotage et de l’auto-privation. Quand justement elle prit une rose au marchand qui passait, elle écrivit sur un morceau de nappe ces quelques mots : « Il arrive parfois aux épines d’avoir des roses ! ». ? Elle m’offrit le tout et elle éclata de rire en voyant mon air perplexe, m’embrasse en me disant : « J’aimerais être aimée même quand je sors mes épines ! » Aujourd’hui encore, quand je reçois ou que j’offre des roses, je songe à cette rose-là… Oui, il arrive parfois aux épines d’avoir des roses.

Le défunt par erreur

**Dino BUZZATI**

Extrait de : *Le K*

Il est né le 16 octobre 1906 à San Pellegrino di Belluno en Vénétie et mort le 28 janvier 1972 à Milan. Il était [journaliste](http://fr.wikipedia.org/wiki/Journaliste) (au [Corriere della Sera](http://fr.wikipedia.org/wiki/Corriere_della_Sera)), [peintre](http://fr.wikipedia.org/wiki/Artiste_peintre) et écrivain. Son œuvre la plus célèbre est le [roman](http://fr.wikipedia.org/wiki/Roman_%28litt%C3%A9rature%29) intitulé [*Le Désert des Tartares*](http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_D%C3%A9sert_des_Tartares). De son métier de journaliste lui vient l'habitude de chercher des thèmes et des récits de la vie quotidienne et d'en faire ressortir l'aspect insolite, parfois [fantastique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fantastique).

Un matin, le célèbre peintre Lucio Predonzani, quarante-six ans, qui s’était retiré depuis longtemps dans sa maison de campagne à Vimercate, resta pétrifié en ouvrant son journal quotidien, car il venait d’apercevoir en troisième page, à droite en bas, sur quatre colonnes, le titre suivant :

L’ART ITALIEN EN DEUIL Le peintre Predonzani est mort.

Et puis au-dessous, une petite note en italique : *Vimercate, 21 février*. À la suite d’une brève maladie devant laquelle les médecins sont demeurés impuissants, le peintre Lucio Predonzani vient de s’éteindre il y a deux jours. Le défunt avait exprimé la volonté que l’annonce de son décès ne soit communiquée qu’après les obsèques. Suivait un article nécrologique fort élogieux, d’une colonne environ, plein de louanges, signé du grand critique d’art Steffani. Et il y avait même une photographie qui datait d’une vingtaine d’années.

Abasourdi, n’en croyant pas ses yeux, Predonzani parcourut fébrilement l’article nécrologique, relevant en un clin d’œil, malgré sa précipitation, quelques petites phrases d’une réserve venimeuse, glissées çà et là avec une diplomatie indéniable, au milieu de volées d’adjectifs élogieux.

« Mathilde ! Mathilde ! appela Predonzani aussitôt qu’il eut repris son souffle.

— Qu’est-ce qu’il y a ? répondit sa femme de la pièce voisine.

— Viens, viens, vite, Mathilde ! implora-t-il.

— Attends un moment. Je suis occupée à repasser !

— Mais viens donc, je te dis ! » Sa voix était tellement angoissée que Mathilde planta là son fer et accourut.

« Tiens… lis !… » gémit le peintre en lui tendant le journal. Elle le prit, pâlit et, avec le merveilleux illogisme des femmes, éclata en sanglots désespérés.

« Oh ! mon Lucio, mon pauvre Lucio, mon trésor… » balbutiait-elle dans ses larmes. La scène finit par exaspérer l’homme.

« Mais tu deviens folle, Mathilde ? Tu ne vois donc pas que je suis là ? Mais tu ne comprends donc pas que c’est une erreur, une épouvantable erreur ? »

Mathilde cessa immédiatement de pleurer, regarda son mari, son visage se rasséréna, et alors, soudain, tout aussi rapidement qu’elle s’était sentie veuve un instant auparavant touchée par le côté comique de la situation, elle fut prise d’une crise d’hilarité.

« Oh ! mon Dieu ! que c’est drôle ! oh ! oh ! quelle histoire ! excuse-moi, Lucio, mais tu sais… un deuil pour l’art… et tu es ici frais et rose !… piaillait-elle en pouffant de rire.

— Allons ! ça suffit ! s’emporta-t-il. Tu ne te rends pas compte ? C’est terrible, absolument terrible ! Ah ! il va m’entendre, le directeur du journal ! Ça va lui coûter cher, cette plaisanterie ! » Predonzani se précipita en ville, courut tout droit au journal.

Le directeur l’accueillit avec affabilité :

« Je vous en prie, mon cher maître, asseyez-vous. Non, non. Ce fauteuil-là est plus confortable. Une cigarette ? Oh ! ces briquets qui ne fonctionnent jamais, c’est énervant. Tenez ; voilà le cendrier… Et maintenant, je vous écoute : quel bon vent vous amène ? » Simulait-il ou ignorait-il vraiment ce que son journal avait publié ? Predonzani en resta pantois.

« Mais ?… mais ?… sur le journal d’aujourd’hui… en troisième page… Il y a l’annonce de ma mort… — De votre mort ? » Le directeur prit un journal qui traînait plié sur le bureau, l’ouvrit, vit, comprit (ou fit semblant de comprendre), eut un bref moment d’embarras, oh ! juste une fraction de seconde, se reprit merveilleusement, toussota.

« Eh ! eh ! effectivement une petite erreur s’est glissée… une légère divergence… » On aurait dit un père qui tançait pour la forme son enfant devant un passant excédé par le bambin. Predonzani perdit patience.

« Divergence ? hurla-t-il. Vous m’avez tué, voilà ce que vous m’avez fait ! C’est monstrueux !

— Oui, oui, fit le directeur placide. Il se peut… je dirai que… heu… le contexte de l’information a… heu… un peu dépassé nos intentions… D’autre part, j’espère que vous avez su apprécier à sa juste valeur l’hommage que mon journal a rendu à votre art ?

— Bel hommage ! Vous m’avez ruiné !

— Hem ! je ne nie pas qu’une légère erreur se soit glissée dans…

— Comment ! vous dites que je suis mort alors que je suis vivant ?… Et vous appelez ça une erreur ? Mais il y a de quoi devenir fou ; tout simplement ! J’exige une rectification en bonne et due forme et exactement à la même place que cet article encore ! Et je me réserve tous les droits de vous poursuivre en dommages et intérêts !

— Dommages ? mais mon bon monsieur – du « maître » il était passé au simple « monsieur », mauvais signe – vous ne réalisez pas la chance extraordinaire qui vous arrive ! N’importe quel autre peintre ferait des bonds de joie hauts comme ça…

— La chance ?

— Oui la chance ! et comment ! Quand un artiste meurt, les prix de ses tableaux montent considérablement. Sans le vouloir, oui parfaitement, sans le vouloir, je l’admets, nous vous avons rendu un service i-nes-ti-ma-ble.

— Et alors, moi, il va falloir que je fasse le mort ? que je disparaisse ? que je me volatilise ?

— Mais certainement, si vous voulez profiter de cette sensationnelle occasion… Parbleu… vous ne voudrez pas la laisser échapper ? Réfléchissez un peu : une belle exposition posthume, un battage bien orchestré… Nous ferons nous-mêmes tout notre possible pour la lancer… Ce sera une affaire de plusieurs millions, mon cher maître.

— Mais moi dans tout cela, qu’est-ce que je deviens ? Il faudra que je disparaisse de la circulation ?

— Dites-moi… Est-ce que vous n’auriez pas un frère par hasard ?

— Si, pourquoi ? Il vit en Afrique du Sud.

— Magnifique ! Et il vous ressemble ?

— Assez, oui. Mais il porte la barbe.

— À merveille ! Laissez pousser la vôtre aussi et dites que vous êtes votre frère. Tout passera comme une lettre à la poste… Faites-moi confiance : il vaut mieux laisser les choses suivre leur cours… Et puis comprenez-moi : une rectification de ce genre… On ne sait trop à qui elle sert… Vous, personnellement, pardonnez ma sincérité, vous feriez une figure un peu ridicule… Inutile de le contester, les ressuscités ne sont jamais sympathiques… Et dans le monde de l’art, vous savez bien comment vont les choses, votre résurrection, après tant d’éloges, produirait une très mauvaise impression et serait d’un goût plus que douteux… »

Il ne sut pas dire non. Il rentra dans sa maison de campagne. Il se terra dans une pièce, et laissa pousser sa barbe. Sa femme prit le deuil. Des amis vinrent la voir, tout spécialement Oscar Pradelli, peintre lui aussi, qui avait toujours été l’ombre de Predonzani. Et puis les acheteurs commencèrent à arriver : marchands, collectionneurs, gens qui flairaient une bonne affaire. Des tableaux qui, avant, atteignaient péniblement quarante, cinquante mille, se vendaient maintenant sans peine deux cents. Et là, dans son antre clandestin, Predonzani travaillait, une toile après l’autre, en antidatant bien entendu. Un mois plus tard – sa barbe était assez fournie – Predonzani se risqua à sortir, se faisant passer pour le frère arrivé d’Afrique du Sud. Il avait mis des lunettes, et imitait un accent exotique. C’est fou ce qu’il lui ressemble, disaient les gens. Par curiosité, lors d’une de ses premières promenades après sa claustration, il poussa jusqu’au cimetière. Sur la grande dalle de marbre, dans le caveau de famille, un tailleur de pierre était en train de graver son nom avec la date de sa naissance et celle de sa mort. Il lui dit qu’il était le frère du défunt. Il ouvrit la serrure de la petite porte de bronze, descendit dans la crypte où les cercueils de ses parents étaient empilés l’un sur l’autre. Comme ils étaient nombreux ! Il y en avait un tout neuf, très beau. « Lucio Predonzani », lut-il sur la plaque de cuivre. Le couvercle était fixé par des vis. Avec une crainte obscure il frappa de ses doigts repliés sur un pan de la caisse. Le cercueil sonna creux. Heureusement ! Curieux. Au fur et à mesure que les visites d’Oscar Pradelli se faisaient plus fréquentes, Mathilde s’épanouissait, semblait rajeunir. Le deuil, c’est certain, lui allait bien. Predonzani observait sa métamorphose avec un sentiment mêlé de plaisir et d’appréhension. Un soir il se rendit compte qu’il la désirait, comme cela ne lui était plus arrivé depuis des années. Il désirait sa veuve. Quant à Pradelli, son assiduité n’était-elle pas intempestive ? Mais quand Predonzani le fit remarquer à Mathilde, elle réagit presque avec agressivité :

« Qu’est-ce qui te prend ? Pauvre Oscar. Ton unique véritable ami. Le seul qui te regrette sincèrement. Il se donne la peine de consoler ma solitude et tu le soupçonnes. Tu devrais avoir honte ! »

En attendant, l’exposition posthume fut organisée et remporta un magnifique succès. Elle rapporta, tous frais payés, cinq millions et demi. Après quoi l’oubli, avec une rapidité impressionnante, descendit sur Predonzani et son œuvre. Son nom était cité de plus en plus rarement dans les rubriques et dans les revues artistiques. Et bientôt il en disparut complètement. Avec une stupeur désolée il constatait que même sans Lucio Predonzani le monde continuait à tourner comme avant : le soleil se levait et se couchait comme avant, comme avant les domestiques secouaient leurs tapis le matin, les trains fonçaient, les gens mangeaient et s’amusaient, et la nuit les garçons et les filles s’embrassaient, debout, contre les grilles sombres du parc, comme avant. Jusqu’au jour où, revenant d’une promenade à la campagne, il reconnut, pendu dans l’antichambre, l’imperméable de son cher ami Oscar Pradelli. La maison était calme, étrangement intime et accueillante. Et, par là, des voix qui parlaient tout bas, des chuchotements, de tendres soupirs. Sur la pointe des pieds, il fit demi-tour jusqu’à la porte. Il sortit tout doucement et se dirigea vers le cimetière. C’était une douce soirée pluvieuse. Lorsqu’il se trouva devant la chapelle de famille, il regarda tout autour de lui. Il n’y avait pas âme qui vive. Alors il ouvrit le battant de bronze. Sans hâte, tandis que la nuit venait, lentement il enleva avec un canif les vis qui fermaient le cercueil tout neuf, son cercueil, celui de Lucio Predonzani. Il l’ouvrit, très calme, s’y étendit sur le dos, prenant la pose qu’il supposait devoir convenir aux défunts pour leur sommeil éternel. Il la trouva plus confortable qu’il ne l’avait prévu. Sans se troubler, il ramena tout doucement au-dessus de lui le couvercle. Lorsqu’il ne resta plus qu’une toute petite fente, il prêta l’oreille quelques instants, au cas où quelqu’un l’aurait appelé. Mais personne ne l’appelait. Alors il laissa retomber complètement le couvercle.

Dépressive

**Léa GODARD**

Extrait de : *Femmes contre nature*

-Albert, le lait, c’est dans le frigo. C’est un produit laitier, je te le rappelle.

- Oui, le lait c’est un produit laitier, merci maman, j’avais remarqué.

- Oh, et arrête de m’appeler maman !

Et les hurlements reprennent. Elle a trois mois, elle s’appelle Madeleine. Et les voisins la surnomment la Chanteuse d’opéra. On ne s’entend plus dans cette maison. Moi c’est Tom, le grand frère. Je me bouche les oreilles et j’hurle encore plus fort pour ne plus l’entendre. Maman essaye de ranger. Elle ramasse chaussettes, bouchons de bouteilles, peluches, voitures, caleçons...
- Albert tes caleçons, merde !

- Merde ?

- Oh putain ! « mince », « flûte », chiotte quoi !

- T’y arriveras jamais ?

- Et toi ? Tu y arriveras un jour à comprendre que les caleçons c’est soit au sale, soit dans la commode, pas par terre au milieu du salon !! Papa lève les yeux au ciel. Je sens qu’il va sortir son petit refrain habituel : « Quand j’étais tout seul, je laissais tout traîner, j’avais pas de commode, tout était dans des cartons et je vivais très bien », mais finalement, il ne dit rien. C’est pas le moment. Madeleine hurle de plus belle. Il s’approche d’elle et lui chante *It’s been a hard days night*. Ça ne marche pas. Maman jette tout ce qu’elle trouve dans un grand coffre en zinc qu’elle a acheté à l’Armée du Salut et s’en va dans la cuisine en disant « Fait chier, fait chier ». Elle ramasse un biberon sale sous la table et se met à le laver de toutes ses forces, elle fait couler l’eau à gros flots, ça l’éclabousse « Merdeeeu putain ! », et elle agite le goupillon de haut en bas, elle le met sur le bord de l’évier, il tombe, elle le ramasse en disant encore des gros mots, elle ouvre la porte du frigo comme si elle voulait la décrocher, elle sort la bouteille d’Evian qui cogne sur la table, remplit le biberon trop vite, ce qui fait qu’il déborde, claque la porte du micro-ondes, tourne le bouton au hasard, sort le biberon avant le bip et y fourre trois cuillerées de lait en poudre. Elle le secoue si fort que ça gicle dans toute la cuisine, sur les placards, le plan de travail, et même sur le carrelage «Chiotteuu, connerie de merde ! ». Elle essuie vite toutes les dégoulinades avec un torchon. Et puis, elle tend le biberon à papa et lui dit : « Tiens, le sevrage est fini. Maintenant c’est ton tour. » Papa est d’accord, il prend Madeleine dans ses bras et s’assied avec elle dans le canapé. Dès qu’elle a le biberon dans la bouche, elle arrête sa crise. Il est très fier de lui et dit à maman : « Eh ben tu vois, c’était pas compliqué ! » Maman n’est toujours pas contente. Comme j’ai faim, je décide de me faire mon petit-déjeuner. Je sors la boîte de Corn Flakes et un bol. Je vise le bol mais le contenu entier de la boîte tombe par terre. Je dis : « Oh oh ». Maman arrive, rouge de colère. «Mais je rêve ! Tu le fais exprès ou quoi ? Tu crois pas qu’on a assez d’un bébé dans cette maison ?! » Elle me met une balayette dans une main, une pelle dans l’autre. « Allez, au travail, tu vas me nettoyer ça tout de suite ! » Ça me plaît bien, j’adore passer le balai. C’est assez facile, je récure dans tous les coins. La cuisine est toute propre. J’adresse à maman mon plus beau sourire. Ça la met dans une rage encore plus folle : « Et il se marre ! Mais c’est pas vrai ! J’en peux plus, j’en peux plus ! » Elle se met à pleurer et s’en va dans sa chambre en claquant la porte. Papa allume la télé. J’escalade Madeleine, je monte sur ses genoux, j’attrape la télécommande et je change les chaînes. Papa me dit d’arrêter, mais il n’insiste pas. On regarde Spiderman, c’est trop bien. Papa aime aussi. Madeleine a fini son biberon, elle dort. Papa va la reposer dans son lit. Je l’entends et dès qu’il la pose, « Ooooouin », le récital reprend. Maman sort de sa chambre. Les yeux tout rouges, le visage bouffi. Elle va voir Madeleine. Papa est toujours à lui chanter *It’s been a hard days night*, ça ne lui plaît pas du tout à maman. « Mais tu nous fait chier avec ta putain de chanson ! Tu vois bien que ça marche pas ! Chante lui Fais dodo, je sais pas moi ! » Papa dit : « OK, ça va j’ai compris » et il s’en va. Maman prend ma petite sœur et s’assied sur une chaise avec elle. Elle lui caresse les joues et lui chante « Fais dodo, Colas mon petit frère ». Mais elle crie encore plus fort. Du coup Maman l’engueule : « Mais tu vas te taire ! Putain, mais c’est pas vrai ! Qu’est-ce qu’il y a ? Mais qu’est-ce qu’il y a ? T’es nourrie, t’es changée. C’est quoi ton problème ? ». Moi, je ne fais rien, je ne bouge pas d’un poil. La télé, maman aime bien car quand je la regarde je fais pas de bêtises. Papa s’installe à côté de moi et il me demande d’aller lui faire un café. OK ! Je fonce dans la cuisine, et j’enclenche la machine à expresso. Je lui apporte une tasse fumante. Il me dit « Merci mon brave ! ».
On entend la porte qui claque. Et les hurlements qui continuent. Papa me regarde avec une grimace de dépit. Je hausse les épaules. Maman entre dans le salon et nous voit, bien installés dans le canapé.

- Ça va les mecs ? C’est pas trop dur ?

Papa désigne sa tasse. L’air de dire : « Je suis occupé, tu vois bien ». Et je m’écrie tout content :

-J’ai fait le café de papa ! Mais ça n’arrange rien, elle fronce les sourcils.
- Quoi ? Tu te fais servir par Tom ? Mais t’es malade ! Il peut se brûler avec du café chaud ! Et je n’ai aucune envie qu’il casse mes tasses. Elle se prend la tête dans les mains.

- Fait chier, fait chier, je suis vraiment pas aidée avec un mec pareil !

- Oh, maman... ça va, détends-toi un peu, lui dit papa.

- Mais je suis exténuée ! Tu vois pas ? Je me suis réveillée trois fois cette nuit pour Madeleine ! Sans parler de Tom qui a fait pipi au lit. À 3 heures du mat pendant que tu ronflais, je changeais des draps pleins de pisse ! Alors excuse-moi si je ne suis pas au mieux de ma forme !

- Il fallait me réveiller...

- Mais je l’ai fait mon petit gars, je l’ai fait ! Je t’ai secoué comme un prunier, tu as ouvert un œil, tu m’as dit : « J’arrive ». En t’attendant, j’ai commencé, et tu ne t’es jamais pointé, voilà.

Je baisse le nez.

-Pardon maman. Je l’ai pas fait exprès. Maman se remet à pleurer. Elle dit : «Ils sont trop rapprochés ». Papa lui caresse les cheveux. J’ai de la peine. Je les serre tous les deux dans mes bras. On n’entend plus ma petite sœur. Papa dit : « Il va avoir trois ans, il sera bientôt propre, tu verras, ça va s’arranger. » Maman ne dit rien. Elle lève le nez. Ça sent pas bon. Je sais pas ce que j’ai fait, j’ai pas fait exprès. Elle me regarde droit dans les yeux. Elle comprend. C’est chaud et ça coule le long de ma jambe. Elle ne dit pas « Merde », mais elle doit le penser très très fort.

Clochette

**Henri-René-Albert-Guy de MAUPASSANT**

Né le 5 Août 1850 au château de Miromesnil à Tourville sur Arques et mort le 6 juillet 1893 à Paris à 42 ans.

Ecrivain : genre : romans et nouvelles

    Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui vous hantent sans qu'on puisse se défaire d'eux!

    Celui-là est si vieux, si vieux que je ne saurais comprendre comment il est resté si vif et si tenace dans mon esprit. J'ai vu depuis tant de choses sinistres, émouvantes ou terribles, que je m'étonne de ne pouvoir passer un jour, un seul jour, sans que la figure de la mère Clochette ne se retrace devant mes yeux, telle que je la connus, autrefois, voilà si longtemps, quand j'avais dix ou douze ans.

    C'était une vieille couturière qui venait une fois par semaine, tous les mardis, raccommoder le linge chez mes parents. Mes parents habitaient une de ces demeures de campagne appelées châteaux, et qui sont simplement d'antiques maisons à toit aigu, dont dépendent quatre ou cinq fermes groupées autour.

    Le village, un gros village, un bourg, apparaissait à quelques centaines de mètres, serré autour de l'église, une église de briques rouges devenues noires avec le temps.

    Donc, tous les mardis, la mère Clochette arrivait entre six heures et demie et sept heures du matin et montait aussitôt dans la lingerie se mettre au travail.

    C'était une haute femme maigre, barbue, ou plutôt poilue, car elle avait de la barbe sur toute la figure, une barbe surprenante, inattendue, poussée par bouquets invraisemblables, par touffes frisées qui semblaient semées par un fou à travers ce grand visage de gendarme en jupes. Elle en avait sur le nez, sous le nez, autour des yeux, sur le menton, sur les joues; et ses sourcils d'une épaisseur et d'une longueur extravagantes, tout gris, touffus, hérissés, avaient tout à fait l'air d'une paire de moustaches placées là par erreur.

    Elle boitait, non pas comme boitent les estropiés ordinaires, mais comme un navire à l'ancre. Quand elle posait sur sa bonne jambe son grand corps osseux et dévié, elle semblait prendre son élan pour monter sur une vague monstrueuse, puis, tout à coup, elle plongeait comme pour disparaître dans un abîme, elle s'enfonçait dans le sol. Sa marche éveillait bien l'idée d'une tempête, tant elle se balançait en même temps; et sa tête toujours coiffée d'un énorme bonnet blanc, dont les rubans lui flottaient dans le dos, semblait traverser l'horizon, du nord au sui et du sud au nord, à chacun de ses mouvements.

    J'adorais cette mère Clochette. Aussitôt levé je montais dans la lingerie où je la trouvais installée à coudre, une chaufferette sous les pieds. Dès que j'arrivais, elle me forçait à prendre cette chaufferette et à m'asseoir dessus pour ne pas m'enrhumer dans cette vaste pièce froide, placée sous le toit.

    "Ça te tire le sang de la gorge", disait-elle.

    Elle me contait des histoires, tout en reprisant le linge avec ses longs doigts crochus, qui étaient vifs; ses yeux derrière ses lunettes aux verres grossissants, car l'âge avait affaibli sa vue, me paraissaient énormes, étrangement profonds, doubles.

    Elle avait, autant que je puis me rappeler les choses qu'elle ne disait et dont mon cœur d'enfant était remué, une âme magnanime de pauvre femme. Elle voyait gros et simple. Elle me contait les événements du bourg, l'histoire d'une vache qui s'était sauvée de l'étable et qu'on avait retrouvée, un matin, devant le moulin de Prosper Malet, regardant tourner les ailes de bois, ou l'histoire d'un œuf de poule découvert dans le clocher de l'église sans qu'on eût jamais compris quelle bête était venue le pondre là, ou l'histoire du chien de Jean-Jean Pilas, qui avait été reprendre à dix lieues du village la culotte de son maître volée par un passant tandis qu'elle séchait devant la porte après une course à la pluie. Elle me contait ces naïves aventures de telle façon qu'elles prenaient en mon esprit des proportions de drames inoubliables, de poèmes grandioses et mystérieux; et les contes ingénieux inventés par des poètes et que me narrait ma mère le soir, n'avaient point cette saveur, cette ampleur, cette puissance des récits de la paysanne.

Tout ce que je hais de par le vaste monde…

**Jacques SALOME**

Quelques citations :

C. Enjolet : « Ceux qui ne savent pas donner ne savent pas ce qu’ils perdent ».

J. Salomé : Ma grand-mère disait que « la haine n’est que de l’amour blessé ou trahi ». Je ne savais pas que tant d’amours blessées ou trahies m’habitaient encore !

Parmi les quelques valeurs pour rester en accord avec soi-même, qui me furent surtout transmises par ma mère, il y a celle-ci, qui a dominé toute ma vie : « Ne jamais s’approprier le bien d’autrui, ça pourrait lui manquer ».

Je croyais être animé de peu de haines, j’avais le sentiment, erroné, que j’étais plutôt positif et capable de porter un œil bienveillant sur mes semblables et sur le vaste monde. Et puis une journaliste du magazine Marie-Claire m’a tout récemment interviewé et j’ai découvert que beaucoup de haines et de détestations multiples m’habitaient. Cela m’a étonné, amusé et tout de même, un peu inquiété.

Comme j’y réfléchissais, j’ai compris que mes pensées, mon cœur et même d’autres parties de ma personne, abritent deux grandes sortes de haines.

Tout d’abord *les grandes haines lyriques, idéalistes*, qui habitent mon histoire depuis toujours, me semble-t-il :

\* la haine des violeurs et de tous ceux qui maltraitent l’enfance,

\* la haine des bourreaux, des sadiques,

\* la haine des hommes politiques corrompus,

\* la haine des pervers qui tirent du plaisir de la souffrance d’autrui,

\* la haine des enseignants incompétents, obtus, imbus de leurs connaissances au point qu’ils sont sourds à tout ce qui pourrait être écoute, accueil, disponibilité ou reconnaissance d’un savoir ou d’une valeur différents des leurs,

\* la haine aussi des enseignants sadiques (haine qui vient de loin dans mon enfance).

Et puis il existe toutes les petites haines tenaces qui à la fois dynamisent mon existence mais sont *énergétivores* au sens où elles consomment une énergie considérable en me plongeant dans un état d’indignation quasi permanent.

Ainsi :

\* Je hais mes toilettes sales,

\* je déteste les crottes de chiens sur les trottoirs des villes ou dans les sentiers fleuris,

\* je hais les papiers gras laissés par les touristes aux abords des chemins que j’aime, en Lubéron et ailleurs,

\* je trouve les œillets sinistres et bêtes,

\* je hais la mauvaise foi et surtout ceux qui ne tiennent pas leurs engagements,

\* je hais ceux qui abîment les livres que je leur prête,

\* je hais les mauvais couchers de soleil. J’aime quand le soleil tombe d’un seul coup vers l’autre côté du monde…

\* je hais les metteurs en scène qui sévissent au Festival d’Avignon depuis quelques années. Ils se masturbent en public, en s’appuyant sur un égo dithyrambique cautionnant des mises en scène abominablement ennuyeuses, tout cela au détriment de votre volonté,

\* je hais les compagnies d’aviation qui nous transforment en bétail parqué, compté, estampillé dans d’immenses bétaillères que l’on appelle un *vol long-courrier* !

\* Ah ! Je hais les camionneurs qui font la grève en barrant les routes, qui me prennent en otage et limitent ma liberté de circuler… au moment où j’en ai le plus besoin,

\* je hais le chien du voisin qui aboie sans arrêt mais je devrais peut-être haïr mon voisin.

J’en arrive parfois à haïr mon impuissance à changer le monde, à ne pouvoir faire passer ce qui me tient le plus à cœur : qu’on enseigne un jour la communication non violente à l’école…

Je sais aussi que je me hais beaucoup, quand je hais trop… les autres !

Le chemin de l’école

**Jacques SALOME**

A l’époque de mon enfance, il y avait deux jours fastueux : le dimanche et le jeudi, Le jeudi, surtout, était semblable à une bouffée d’oxygène salvatrice et généreuse pour tous les enfants du quartier. Le dimanche nous faisait prisonniers des contraintes familiales : messe, repas, promenade au jardin des Plantes, soirée calme…

Mais ce qui m’a sauvé la vie durant toute mon enfance, c’est le chemin de l’école, surtout celui du retour ! Je pouvais, en revenant à la maison, arriver à n’importe quelle heure ! J’avais un alibi indestructible : j’avais été retenu par le maître. Aussi curieux que cela puisse paraître, cette affirmation, que ma mère ne vérifia jamais, avait le pouvoir de la rassurer : si le maître me retenait, c’est qu’il m’avait fait travailler encore un peu plus (et c’était tant mieux !), qu’il m’avait donné encore plus de devoirs et de leçons (quel bon enseignant !) ? La mère témoignait d’une confiance inconditionnelle envers les enseignants, elle qui avait dû quitter l’école, contre son gré, à l’âge de neuf ans…

Le matin, le chemin de l’école faisait exactement mille six cent cinquante-deux mètres par la voie la plus courte, c’est-à-dire en filant tout droit, en contournant l’école des filles, en bifurquant sans s’y arrêter à la fontaine dite de la place des Oliviers, en coupant au plus court par le marché aux lapins pour enfin déboucher au grand galop sur l’entrée principale de l’école primaire de garçons, l’école Lespinasse.

Ce chemin ultra rapide était celui du matin, mais celui du soir durait beaucoup plus. Il était bien plus long et, surtout, il était animé de tant de dangers et d’imprévus passionnants ! Il mesurait entre trois et cent mille kilomètres. Oui, oui, certains soirs, il faisait trois fois le tour de la terre, le chemin que j’empruntais pour gager la Sibérie de Michel Strogoff et me retrouver ensuite bloqué sur l’île de Robinson Crusoé, puis descendre dans les gouffres insondables de la mer de Corail grâce au Nautilus et suivre les traces de Milady du côté de l’Angleterre… Ce chemin n’hésitait pas à me conduire sur les pas de Spartacus jusqu’au saccage de Rome, il pouvait aussi me perdre dans le Grand Nord où j’étais sauvé in extremis par Croc-Blanc. Ce chemin s’attardait enfin sous un wigwam où je fumais le calumet de la paix avec le Grand Sachem, Sitting Bull lui-même, qui comprenait directement mes pensées et pour le manifester, hochait la tête en rejetant un jet de fumée au-dessus de mes cheveux…

A neuf ans, qu’aurais-je pu répondre à ma mère qui me demandait si j’avais « été sage à l’école » ? Bien sûr que j’avais été sage, trop sage, incommensurablement sage, à côté des aventures intrépides que je vivais sur les chemins de l’école !

Cet homme et cette femme

**Anna GAVALDA**

Extrait de : *Je voudrais que quelqu’un m’attende quelque part*

Anna GAVALDA est une femme de lettre française, née le 9 décembre 1970, à Boulogne Billancourt. Elle est romancière et professeur de français ; elle écrit essentiellement des romans et des nouvelles.

En 1992 elle est lauréate de « la plus belle lettre d’amour », concours organisé par France inter. Elle a obtenu en 2000 le grand prix RTL lire pour son premier recueil de nouvelles « je voudrais que quelqu’un m’attende quelque part ». Ce recueil de nouvelles a été traduit dans 27 langues. Elle tient une chronique dans le magasine « elle » à propos des livres pour enfants et participe au jury du festival international de la bande dessinée d’Angoulême.

Cet homme et cette femme sont dans une voiture étrangère. Cette voiture a couté trois cent vingt mille francs et, bizarrement, c’est surtout le prix de la vignette qui a fait hésiter l’homme chez le concessionnaire.

Le gicleur droit fonctionne mal. Cela l’agace énormément.

Lundi, il demandera à sa secrétaire d’appeler Salomon. Il pense un instant aux seins de sa secrétaire, très petits. Il n’a jamais couché avec ses secrétaires. C’est vulgaire et ça peut fait perdre beaucoup d’argent de nos jours. De toute façon, il ne trompe plus sa femme depuis qu’ils se sont amusés un jour, avec Antoine Say, à calculer leurs pensions alimentaires respectives pendant une partie de golf.

Ils roulent vers leur maison de campagne. Un très joli corps de ferme situé près d’Angers. Des proportions superbes.

Ils l’ont achetée une bouchée de pain. Par contre les travaux…
Boiseries dans toutes les pièces, une cheminée démontée puis remontée pierre par pierre pour laquelle ils avaient eu le coup de foudre chez un antiquaire anglais. Aux fenêtres, des tissus lourds retenus par des embrasses. Une cuisine très moderne, des torchons damassés et des plans de travail en marbre gris. Autant de salles de bains que de chambres, peu de meubles mais tous d’époque. Aux murs, des cadres trop dorés et trop larges pour des gravures du XIXe, de chasse essentiellement.
Tout cela fait un peu nouveau riche mais, heureusement, ils ne s’en rendent pas compte.

L’homme est en tenue de week-end, un pantalon de vieux tweed t un col roulé bleu ciel en cachemire (cadeau de sa femme pour ses cinquante ans). Ses chaussures viennent de chez John Lobb, pour rien au monde il ne changerait de fournisseur. Evidemment ses chaussettes sont en fil d’écosse et lui couvrent tout le mollet. Evidemment.

Il conduit relativement vite. Il est pensif. En arrivant, il ira voir les gardiens pour parler avec eux de la propriété, du ménage, de l’élagage des hêtres, du braconnage… Et il déteste ça.

Il déteste sentir qu’on se fout de sa gueule et c’est bien ce qui se passe avec ces deux-là qui se mettent au travail le vendredi matin en traînant les pieds parce que les patrons vont arriver le soir même et qu’il faut donner l’impression d’avoir bougé.

Il devrait les foutre à la porte mais, en ce moment, il n’a vraiment pas le temps de s’en occuper. Il est fatigué. Ses associés l’emmerdent, il ne fait presque plus l’amour à sa femme, son pare-brise est criblé de moustiques et le gicleur droit fonctionne mal.

La femme s’appelle Mathilde. Elle est belle mais on voit sur son visage tout le renoncement de sa vie.

Elle a toujours su quand son mari la trompait et elle sait aussi que, s’il ne le fait plus, c’est encore pour une histoire d’argent. Elle est à la place du mort et elle est toujours très mélancolique pendant ces interminables allers-retours du week-end.

Elle pense qu’elle n’a jamais été aimée, elle pense qu’elle n’a pas eu d’enfants, elle pense au petit garçon de la gardienne qui s’appelle Kevin, et qui va avoir trois ans en janvier… Kevin, quel prénom horrible. Elle, si elle avait eu un fils, elle l’aurait appelé Pierre comme son père. Elle se souvient de cette scène épouvantable quand elle avait parlé d’adoption…

Mais elle pense aussi à ce petit tailleur vert qu’elle a entraperçu l’autre jour dans la vitrine de chez Cerruti.

Ils écoutent Fip. C’est bien, Fip : de la musique classique que l’on se sait gré de pouvoir apprécier, des musiques du monde entier qui donnent le sentiment d’être ouvert et des flashs d’information très brefs qui laissent à la misère à peine le temps de s’engouffrer dans l’habitacle.

Ils viennent de passer le péage. Mais ils n’ont pas échangé une seule parole et ils sont encore assez loin.

Affaire de famille

**Pierre BEHEL**

Extrait de : *Les cent morts du chaton*

Pierre Béhel est un écrivain (né en 1968) dont la passion s'exerce aussi bien dans le roman traditionnel, la science-fiction et la fantaisy, le théâtre, la poésie, les délires pour fumeurs de moquettes... Il a exercé de nombreux métiers, touchant tour à tour à la communication, à l'enseignement, au journalisme... Il a également de nombreuses activités associatives depuis son adolescence. Sur son site web, il tient le blog Humeurs où il publie des critiques (essentiellement de cinéma) et des épisodes de ses œuvres (nouvelles, chapitres de romans et d'essais...).

*Cette nouvelle est très librement inspirée de la chanson « Les crêpes aux champignons » d'Olivia Ruiz et Mathias Malzieu (album « Miss Météores »).*

« Le petit chat est mort » constata tristement Olivia. Elle prit le petit cadavre sur le sol par la peau du cou, entre le pouce et l'index, et le souleva en se redressant, le portant jusqu'à la hauteur de ses yeux.

Elle le retourna sous toutes les coutures, vérifiant sa première analyse. Pas de doute cependant : le félin était décédé bien qu'encore tiède.

Aucune explication évidente ne surviendrait si un observateur invisible surgissait soudain dans la cuisine. Sur le sol carrelé parfaitement propre de la cuisine, aucune goutte de sang ne révélait quelque tragique combat ou lâche assassinat. Et d'ailleurs, le chaton ne portait aucune plaie.

Si on l'avait posé dans une position adéquate avant que la raideur cadavérique ne survienne, on aurait pu croire que le chaton ne faisait que dormir après quelque activité épuisante.

Olivia posa le cadavre sur l'évier avant de se saisir de la gamelle posée sur le sol. Elle entreprit de vider son contenu dans une poubelle puis de la nettoyer et de la ranger. Inutile qu'un objet à la finalité si évidente ne vienne rappeler l'existence du chat à qui pourrait entrer dans la cuisine.

Cela aurait sans doute pu attendre. Par exemple, la fin du souper familial. Mais celui-ci s'éternisait ce soir. Olivia n'avait pas encore eu le temps de toucher à son assiette. Il aurait pu convenir à une bonne maitresse de maison de d'abord activer le service avant d'effectuer une tâche peu ragoutante. D'un autre côté, il fallait mieux en terminer rapidement, avant d'oublier, ou, pire, d'hésiter à réaliser une tâche qui aurait pu l'émouvoir. En nettoyant la gamelle à chaud, avant que l'émotion n'imprègne l'esprit d'Olivia, celle-ci s'était épargnée bien des douleurs et des frustrations.

Cependant, il convenait d'informer la famille du malheur qui venait d'arriver. Les enfants seraient tristes, c'est certain. Mais Olivia espérait bien qu'ils ne pleureraient pas. Elle détestait les pleurs de ses enfants. C'est du bruit inutile et stressant, une douleur partagée autant par le pleureur que par celui qui l'écoute. Une maison bien ordonnée ne doit jamais résonner d'aucun pleur, d'aucune plainte.

Olivia allait donc tenter de dédramatiser la situation.

Pour ce faire, elle ne pouvait pas compter sur son mari. Sous le prétexte qu'il travaillait tout le jour pour fournir à la maisonnée l'argent nécessaire à sa vie quotidienne, on ne pouvait rien lui demander d'autre. Pas même de faire attention où il marchait ou de s'essuyer les chaussures sur le paillasson avant d'entrer puis de changer ses chaussures contre des charentaises avant de pénétrer dans le séjour carrelé et sentant bon le propre, briqué avec amour par sa femme durant tout l'après-midi.

Bien sûr, Olivia ne faisait pas que le ménage. Elle aimait beaucoup sortir dehors. Lorsque c'était la saison, comme en ce moment, elle aimait beaucoup effectuer une chasse aux champignons. Elle les connaissait bien. Elle savait les choisir avec soin pour composer des plats que chacun appréciait. Ce soir, elle avait ainsi cuisiné des crêpes aux champignons.

C'est meilleur bien chaud. Elle avait donc prié sa famille de manger sans l'attendre car elle avait quelques détails à régler dans la cuisine.

C'est en y retournant qu'elle avait découvert le chaton mort sur le carrelage.

Elle reprit le chaton en mains, cette fois plus comme on porte un bébé.

Il y avait un petit miroir sur une porte de placard. Olivia s'y regarda pour se composer un visage approprié. Elle devait annoncer une nouvelle tragique, certes, mais qui ne mettait nullement en péril la famille, la maison ou sa propreté. Il fallait dédramatiser. Elle choisit un petit sourire triste, des yeux hésitant entre le rire et son proche cousin le désespoir, des sourcils froncés par un souci à définir.

Elle aurait dû se lancer dans une carrière d'actrice. Elle y songeait parfois. Il était indéniable qu'elle bénéficiait d'un talent certain.

Satisfaite de son expression, Olivia soupira fortement puis franchit le seuil de la porte séparant la cuisine de la pièce principale, se retrouvant juste dans l'axe de sa propre place, en bout de table.

De part et d'autre, ses enfants regardaient l'entrée théâtrale de leur mère. En face, leur père avait perdu de sa superbe. Sur tous les visages, on lisait une grande surprise.

Olivia remarqua de suite que les assiettes étaient presque toutes totalement vides, à l'exception de la sienne puisqu'elle n'avait pas pu encore manger.

« J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer » claironna-t-elle en entrant. Aussitôt, elle commenta intérieurement sa prestation : « Un peu trop joyeux ».

« Le petit chat est mort » expliqua-t-elle en montrant l'animal.

Les regards semblaient abrutis par quelque coup de massue. Ou peut-être était-ce là leur intelligence habituelle. La nouvelle était triste, c'est certain. Déjà, comme le nota aussitôt Olivia, il n'y avait eu ni pleurs de ses enfants, ni jérémiades de son mari. Tout le monde adorait ce chaton entré dans la famille depuis peu. Même elle. Même s'il mettait des traces de pattes un peu partout ou avait la détestable habitude de bousculer quelque bibelot en se déplaçant sur les meubles.

Même s'il était très mignon et l'avait bien aimé, elle persistait à penser qu'héberger un chat domestique n'était pas une bonne idée. Mais son mari lui avait donné tort, une fois de plus, contre les enfants. Et le chat était arrivé. Il promettait d'être vigoureux.

Que devait-elle faire, désormais ?

Elle se retrouvait plantée là, debout, face à toute la famille assise à table. Et avec un cadavre de chaton dans les bras.

Autant pour se débarrasser temporairement que pour reprendre un peu de constance, elle posa le chaton sur le coussin dont il disposait dans le séjour, contre le mur. Elle veilla à arranger la disposition du corps pour que l'on puisse croire qu'il dormait.

Elle allait se rasseoir quand elle vit un désordre inadmissible. Un petit filet de bave coulait de la commissure des lèvres de son fil ainé.

Olivia se précipita à ses côtés. Elle entreprit de le gronder mais le plus gentiment possible tout en s'emparant de la serviette reposant sur les genoux du jeune effronté afin d'essuyer la bave infâme. Mais elle s'aperçut que sa fille commettait la même saleté. Olivia répéta donc les mots appropriés avant de s'emparer de l'autre serviette et de mettre un terme au désordre. Sans doute le choc de la mort du chat, pensa-t-elle.

Elle allait se rasseoir quand son regard erra jusqu'à son mari, qui n'avait encore rien dit. Lui aussi émettait un filet de bave depuis la commissure des lèvres. Un peu plus vivement qu'elle ne l'avait fait pour ses enfants, Olivia gronda donc l'homme mais lui essuya consciencieusement les lèvres.

« Il fallait bien que cette maison soit nettement plus propre » affirma Olivia en s'asseyant enfin pour déguster ses crêpes aux champignons servies à toute la famille, y compris au chaton.



Auto-stop

**Giuliana ACANFORA**

Née en 1970 dans le Piémont. Elle est journaliste et collabore depuis des années à un hebdomadaire et participe en qualité de modératrice au forum littéraire PescePirata. Elle est traductrice et fait partie de traducteurs de langues latines.

La fille apparut tout à coup au milieu de la route, au détour du virage. Augusto enfonça la pédale de frein, bloqua pile devant elle, sans qu'elle donne le moindre signe de vouloir s'écarter ou d'avoir peur. Robe blanche, cheveux noirs : dans la lumière éblouissante des phares, elle semblait irréelle, tout comme sa présence sur ce bout de route au milieu de nulle part.

   — Tu es folle ! s'écria Augusto, penché par la fenêtre, le cœur battant, parce qu'il avait eu peur, lui.

   La fille s'approcha. Ses grands yeux noirs, cernés, brillaient dans la pâleur du visage.

   — Tu peux me prendre ?

   — Bien sûr, monte.

   Il se détourna pour ouvrir la portière. Elle était déjà assise à son côté.

   — Voilà ce qui s'appelle faire fissa. C'est plutôt ton genre, non ?

   Elle ne répondit pas. Elle posa la nuque sur l'appuie-tête et tint le regard fixé sur la route. Augusto repartit sans mot dire.

   Les phares découvrirent le tronc d'un grand hêtre au bord du fossé. La fille le désigna du doigt.

   — Tu vois cet arbre ? C'est là que j'ai eu l'accident.

   La voix n'était guère qu'un murmure, lent, solennel, avec un écho bizarre. Augusto allait répondre quand elle reprit :

   — C'est là que je me suis tuée.

   Les mots continuaient à résonner dans l'habitacle quand le corps de la fille disparut à ses yeux.

   Augusto perdit le contrôle de son véhicule qui fit deux tête-à-queue et s'arrêta, le pare-choc à un pas du hêtre incriminé. Augusto pressa une main sur sa poitrine. Il sentait son cœur battre à se rompre dans la cage thoracique et avait du mal pour respirer. Avant qu'il ait pu formuler la moindre pensée, la fille réapparut sur le siège du passager.

   — Excuse-moi. J'ai disparu trop tôt. Ça n'est pas l'endroit. Continue, ça n'est pas cet arbre-là. Ça n'est pas ici que je suis morte.

   Elle posa de nouveau la nuque sur l'appuie-tête et reprit sa position d'avant.

   Un instant, Augusto se demanda s'il n'était pas mort lui aussi. *Ce qui m'arrive n'est pas vrai*, se disait-il. Mais la fille était assise là, près de lui. Elle attendait et paraissait impatiente. Il ferma et rouvrit rapidement les yeux deux ou trois fois : rien à faire, la vision ne s'en allait pas. C'était absurde, d'accord, mais réel. Inquiet à la pensée de ce qui pourrait se produire s'il indisposait le fantôme, il respira à fond, remit la voiture sur le bon chemin et repartit.

   — Ici ! dit-elle un peu plus loin. Ah, non, ça n'est pas là non plus. Il y avait un grand arbre et, aussitôt après, une petite route sur la droite, qui menait à un pâté de maisons aux toits rouges.

   — Je ne connais pas bien le coin, balbutia Augusto.

   — Ah ! fit-elle, déçue. Tu as une carte ?

   — Dans la boîte à gants.

   Elle l'ouvrit, prit la carte et trouva, en-dessous, un CD du chanteur Valerio Scanu.

   — Eh ! Ça, c'est mon époque ! s'écria-t-elle. On peut l'écouter ?

   — Ton époque ? dit Augusto, surpris. Et, rassemblant son courage, il lui demanda :

   — Mais, toi, quand es-tu morte ?   — Je ne me rappelle pas bien, reconnut-elle. Tu sais, l'éternité ne connaît pas les horaires, on perd facilement le compte.

   — Oui, j'imagine. Et comment ça marche ? La nuit, tu retrouves les autres fantômes et vous décidez de hanter les châteaux ou d'effrayer les passants, ou quoi ?

   — Je n'ai encore jamais rencontré quelqu'un comme moi.

   — Ah ! Dommage ! Et comment passes-tu le temps ?

   — Avec l'autostop !

   — Évidemment.
   Augusto faillit sourire. La situation était bizarre et inquiétante, mais il commençait à trouver ça drôle.

   Elle déplia la carte :

   — Où sommes-nous maintenant ?

   Augusto jeta un œil, et la voiture fit un léger écart.

   — Attention ! hurla-t-elle. Ne quitte pas la route des yeux. C'est dangereux.
   — Qu'est-ce que ça peut te faire ? lui dit-il, agacé. Tu es déjà morte, non ?

   — Je le dis pour toi. Il suffit d'un instant de distraction, tu sais ! Et je parle en connaissance de cause, tu as devant toi la preuve vivante… moribonde… morte.

   Lui, pour conjurer le mauvais sort, se passa une main entre les cuisses.

   Elle regardait la route.

   — Arrête-toi ici ! Je suis sûre.

   Lara tourna les yeux jusqu'au bout de la vitre beige où son regard rencontra celui de la poupée au casque de cheveux blonds. Elle se souvint alors de la fillette disparue le mois précédent, qu'elle avait vue en photo, et comprit qu'elle partageait le même sort.

   Elle éclata en sanglots silencieux, sans larmes.

   Augusto stoppa au bord du fossé et tous deux descendirent de voiture. Elle, sans ouvrir la portière. Les phares allumés éclairaient un grand hêtre, au pied duquel était appuyé un bouquet de fleurs. Fixée sur le tronc, une plaque faisait apparaître la photo d'une jolie fille aux cheveux et aux yeux noirs, sans cernes, ainsi qu'un visage rose aux traits délicats.

   — Tu t'appelais Monica ?

   — Oui, je crois, répondit-elle à voix basse.

   — Je te laisse ici ?

   — Merci. Excuse-moi pour le malentendu de tout à l'heure.

   — Bah ! Tu penses ! Bon. Alors bonne continuation... je veux dire, repose en paix… Euh ! Quoi que tu fasses…

   — Et toi, où vas-tu maintenant ?

   — Je continue jusqu'à Montecastello.

   — Ça doit être un beau coin. Je n'y suis jamais allée. Je voulais y aller, mais ensuite, j'ai percuté le hêtre. Et…

   — OK. *Ciao*.   — *Ciao*.

   Augusto ouvrit la portière, puis s'arrêta pour regarder Monica blottie tristement au pied de l'arbre.

   — Écoute, si tu veux venir à Montecastello…

   Elle se releva d'un coup.

   — Mais il faudra te trouver une autre voiture pour revenir.

   — Bien sûr. Bien sûr.

   Une fraction de seconde, elle était déjà sur le siège du passager.

  Augusto reprit le volant et démarra. Le silence se fit dans l'habitacle. Monica,qui fixait la route, se tenait toujours aussi raide, et lui ne savait quoi dire.

   Il prit le CD de Valerio Scanu, l'inséra dans le lecteur.

   Et les voilà tous deux qui chantaient :

   Faire l'amour en tous lieux et de toutes les façons.

La culotte de petite fille



**Géraldine COLLET**

Extrait de : *Les petites culottes*

Je me souviens que ma mère m’avait achetée une série de culottes avec les jours de la semaine écrits dessus, avec un motif différent sur chacune d’elle. Et chaque jour, on changeait. Le problème c’est qu’elles n’avaient pas toutes les mêmes couleurs… et que je préférais celle du mercredi. La rose bonbon. Alors, j’allais fouiller en douce dans le bac à linge et elle tenait jusqu’à… vendredi si j’arrivais à esquiver ma mère. Maman disait : « mais on peut pas toujours être mercredi ! » et elle me faisait répéter inlassablement les jours de la semaine quand elle me donnait le bain : « lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche. » De peur d’être envoyée directement chez le pédopsychiatre, je me pliais volontiers à cet exercice, mais quand elle comprit que je maîtrisais parfaitement le calendrier hebdomadaire, il y eut quelques jours de silence. Je pensais naïvement être enfin débarrassée ; après tout, dans tous les contes, toutes les histoires, toutes les mamans savent tout et comprennent sans qu’on leur dise un mot. Cette aventure aurait pu se terminer ainsi : « Viens ma chérie, maman ne t’achètera que les culottes de mercredi »… Je fermais donc les yeux, attendant le baiser tendre sur le front lorsque j’entendis : « Alain, c’est pas ça, la gamine, elle est sale, répugnante, crade, regarde-moi ça » dit-elle en montrant l’objet du crime.

Allez savoir pourquoi, je récitais d’un bloc : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre. Parce qu’une chose est sûre, si dans les contes, les bûcherons sont calmes et qu’ils ne se servent pas de leur hache, mon père lui, se servait facilement de ce qu’il avait au bout de ses bras, c’est-à-dire, ses mains, aussi imprévisibles que rapides. Mais cette fois, non, rien. Maintenant, vingt ans plus tard, je sais pourquoi. Depuis que je suis mariée, depuis que je m’occupe du linge, changer un caleçon est une vraie séparation, un déchirement qui vient de loin. Mon père, c’est sûr, avait dû bloquer sur son slip du dimanche avec Spiderman dessus. Et lui, forcément, ne pouvait que me comprendre. Je me souviens qu’il avait simplement souri et qu’il avait répondu à ma mère « En tous cas, elle connaît bien les jours de la semaine et les mois » avant de quitter la pièce dans un « c’est bien, ma fille ».

Quelque temps après, j’ai découvert ce que voulait dire le mot hygiène : truc essentiel pour éviter que ça gratte. Il n’empêche que depuis, mercredi est mon jour préféré. Et si c’était en fait à cause d’une culotte ? Il faudra que je pose cette question à mon psy…

Presque Rien Sur Presque Tout – L’eau

**Jean d’ORMESSON**

Né le 16 juin 1925 à paris 7ème – écrivain, chroniqueur, éditorialiste, acteur et philosophe français et membre de l’Académie française. Pensée politique, se considère comme un homme de droite. Il a écrit de nombreux ouvrages :

- l’amour est un plaisir,

- du côté de Jean

- La gloire de l’empire qui a eu le grand prix du roman de l’académie française

- Au plaisir de Dieu, etc.

Ce qu'il y a de merveilleux dans l'eau, c'est elle est un peu là, et même beaucoup, mais avec une délicatesse de sentiment assez rare, avec une exquise discrétion. Un peu à la façon de l'intelligence chez les hommes, elle s'adapte à tout et à n'importe quoi.   Elle prend la forme que vous voulez : elle est carrée dans un bassin, elle est oblongue dans un canal, elle est ronde dans un puits ou dans une casserole.   Elle est bleue, verte ou noire, ou parfois turquoise ou moirée, ou tout à fait transparente et déjà presque absente.   Elle est chaude ou froide, à la température du corps, ou bouillante jusqu'à s'évaporer, ou déjà sur le point de geler et de se changer en glace.   Tantôt vous l'avalez et l'eau est dans votre corps; et tantôt vous vous plongez en elle et c'est votre corps qui est dans l'eau.   Elle dort, elle bouge, elle change, elle court avec les ruisseaux, elle gronde dans les torrents, elle s'étale dans les lacs ou dans les océans et des vagues la font frémir, la tempête la bouleverse, des courants la parcourent, elle rugit et se calme.   Elle est à l'image des sentiments et des passions de l'âme.

     Ce serait une erreur que de prêter à l'eau, à cause de sa finesse et de sa transparence, une fragilité dont elle est loin.   Rien de plus résistant que cette eau si docile et toujours si prête à s'évanouir.   Là où les outils les plus puissants ne parviennent pas à atteindre, elle pénètre sans difficulté.   Elle use les roches les plus dures.   Elle creuse les vallées, elle isole les pierres témoins, elle transforme en îles des châteaux et des régions entières.

     Elle est douce, fraîche, légère, lustrale, bénite, quotidienne, de vie, de rose, de fleur d'oranger, de cour, de toilette ou de table, thermale ou minérale, de Cologne ou de Seltz.   Elle peut aussi être lourde, saumâtre, meurtrière et cruelle.   Sa puissance est redoutable.   Ses colères sont célèbres.   Elle porte les navires qui n'existent que par elle, et elle leur inflige des naufrages qui font verser des larmes aux veuves de marins.   Lorsqu'elle se présente sous forme de mur, lorsqu'elle s'avance, selon la formule des poètes et des rescapés, à la vitesse d'un cheval au galop, lorsqu'elle s'abat sur les côtes et sur les villes, elle fait surgir du passé les vieilles terreurs ancestrales.

     Aussi vieille que la terre, ou plus vieille, plus largement répandue à la surface de la planète, complice des algues, des nénuphars, du plancton et du sel, fière de ses origines, consciente des services qu'elle a rendus à l'homme dont elle a longtemps abrité et nourri les ancêtres, puisque durant trois milliards et demi d'années tout ce qui vit est sous l'eau, elle considère toute matière autre qu'elle-même avec une sorte de dédain.   Comme la lumière, elle est nécessaire à la vie. Supprimez l'eau, c'est le désert, la ruine, la fin de tout, la mort.  II n'y a pas d'eau sur la Lune. Aussi peut-on assurer que ses paysages sont lunaires.